

Annales des Mines de Belgique

COMITÉ DIRECTEUR

- MM. J. LEBACQZ, Directeur général des Mines, à Bruxelles, *Président*.
G. RAVEN, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, à Bruxelles, *Secrétaire*.
J. SWOLFS, s/Directeur à l'Administration centrale des Mines, *Secrétaire-adjoint*.
H. HUBERT, Inspecteur général honoraire des Mines, Professeur émérite à l'Université de Liège.
O. LEDOUBLE, Inspecteur général des Mines, à Mons.
V. LECHAT, Inspecteur général des Mines, à Liège.
L. DEMARET, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, à Mons.
ED. LIBOTTE, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, à Charleroi.
L. LEGRAND, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, Professeur à l'Université de Liège.
A. HALLEUX, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, Administrateur de l'Ecole des Mines et de métallurgie (Faculté technique du Hainaut).
V. FIRKET, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, à Liège.
L. DENOËL, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, Professeur d'exploitation des Mines à l'Université de Liège.
EM. LEMAIRE, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, Directeur de l'Institut National des Mines de Frameries, Professeur à l'Université de Louvain.
P. FOURMARIER, Ingénieur principal des Mines, Professeur à l'Université de Liège, Membre correspondant de l'Académie royale des Sciences, Membre du Conseil géologique de Belgique.
A. RENIER, Ingénieur principal des Mines, Chef du service géologique de Belgique, Chargé de cours à l'Université de Liège.
Ad. BREYRE, Ingénieur en chef-Directeur des Mines, Chargé de cours à l'Université de Liège.
A. DELMER, Ingénieur en chef-Directeur ff. à l'Administration centrale des Mines, Professeur à l'Université de Liège.

La collaboration aux *Annales des Mines de Belgique* est accessible à toutes les personnes compétentes.

Les mémoires ne peuvent être insérés qu'après approbation du Comité Directeur. En décidant l'insertion d'un mémoire, le Comité n'assume aucune responsabilité des opinions ou des appréciations émises par l'auteur.
Les mémoires doivent être inédits.

Les *Annales* paraissent en 4 livraisons respectivement dans les mois de Janvier, Avril, Juillet et Octobre de chaque année.

Abonnement pour 1922 { pour la Belgique : 30 fr. par an.
pour l'Étranger : 40 fr. par an.

Pour tout ce qui regarde les abonnements, les annonces et l'administration en général, s'adresser à l'Éditeur, IMPRIMERIE GASTON LOUIS, chaussée d'Ixelles, 349, à Ixelles-Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au Secrétaire du Comité Directeur, rue Guimard, 16, à Bruxelles.

MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL

ADMINISTRATION DES MINES

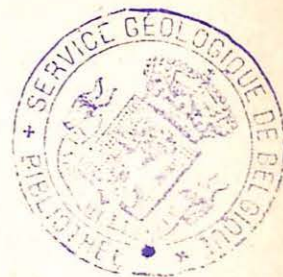
ANNALES DES MINES

DE BELGIQUE

[622.05]

ANNÉE 1922

TOME XXIII. — 1^{re} LIVRAISON



BRUXELLES
IMPRIMERIE GASTON LOUIS

Chaussée d'Ixelles, 349

Téléph. 327.84

1922



UN INGÉNIEUR AMÉRICAIN

HERBERT HOOVER

PAR

RAYMOND MAUS

Ingénieur A. I. Lg., à Anvers.

Quelques jours après l'armistice, nos Souverains recevaient dans leur cottage à La Panne un citoyen américain qui, pendant la guerre, avait rendu de grands services à la Belgique et déclinait toute décoration.

Après le lunch, en présence de tous ses Ministres, Sa Majesté lui décernait le titre de « Citoyen de la Nation Belge et d'ami du Peuple belge ».

Nul autre que lui ne le porte.

Cette distinction était attribuée à un Ingénieur des Mines dont la carrière mérite d'être connue; elle est féconde en enseignements.

J'en tire les éléments dans un ouvrage paru en 1920 intitulé : « Herbert Hoover; The Man et his Work » dû à la plume de Vernon Kellog, un de ses collaborateurs, et publié par D. Appleton et C^o New-York et Londres.

Herbert Hoover est né le 10 août 1874 dans une petite communauté Quaker de West-Branch (Iowa) Etats-Unis d'Amérique.

Son père est forgeron de village; sa mère, comme celle de beaucoup d'hommes supérieurs, est une femme merveilleusement douée.

Ils eurent trois enfants qui devinrent orphelins en 1884. Leur enfance se passa à la campagne chez des parents; ils reçurent leur instruction dans les écoles rudimentaires quakers.

Enthousiasmé par les propos d'un Ingénieur des Mines rencontré par hasard, Herbert Hoover décide qu'il deviendra Ingénieur et sans professeur, sans direction, suivant ses goûts, se met à l'étude des mathématiques, pendant les loisirs que lui laisse une petite place de garçon de course dans un bureau. Il travaille aussi la nuit. Bien que très insuffisamment préparé, il fait une excellente impression à l'examineur qui va de ville en ville faire passer les examens et, par sa protection, entre à l'Université de Stanford qui allait s'ouvrir et d'où il sort diplômé en 1895 à 21 ans.

Cette université, située à Palo Alto, dans la baie de San Francisco, fut fondée par le sénateur Leland Stanford et sa femme, en mémoire d'un fils unique décédé prématurément.

Ils y consacrèrent leur fortune et un magnifique domaine à l'usage des jeunes gens qui ne pouvaient aller étudier dans les grandes universités de l'Est des Etats-Unis.

Le plan des études et l'organisation de l'école sont nouveaux. Maîtres et élèves vivent ensemble. Les professeurs, de première valeur, dirigent les élèves suivant leurs aptitudes.

En ce qui concerne la division des Mines, la région autour de Stanford est des plus riches au point de vue géologique et totalement inconnue alors. Par ses lectures, ses travaux de laboratoire, ses études sur le terrain, Hoover devient un géologue de première force. Sans fortune il gagne ce qu'il lui faut pour vivre en aidant ses professeurs dans leurs travaux.

Voici une anecdote qui en dit long sur les aptitudes de notre étudiant :

Ses camarades vantaient la chance, la réussite, qu'il avait dans ses travaux.

Le professeur Dr Branner, entendant le propos leur dit sévèrement : « Que parlez-vous de la chance de votre ami ? » Il n'en a pas, il n'a que la récompense de son travail. Si » vous vouliez faire la moitié de son labeur avec la moitié » de son intelligence vous récolteriez la moitié de son » succès.

» Quand je vous donne un ordre, je suis obligé au bout » d'une demi-heure de revenir pour savoir s'il est exécuté, » tandis qu'avec Hoover je n'ai plus à m'en occuper. Je » sais qu'il sera exécuté et jamais il ne me demande comment il doit procéder.

» Si demain je l'envoyais au Kamchatka me chercher » une dent de morse je sais que je n'entendrai plus parler de lui jusqu'au moment où il me l'apportera et alors » je lui demanderai comment il l'a obtenue. »

Muni de son diplôme et sur le conseil de son professeur, il s'engage comme ouvrier mineur de fond, étudiant sa mine et en devenant même chef-mineur.

Après quelques mois, il décide d'aller se présenter chez un Ingénieur de Mines à San Francisco, M. Louis Janin. Pas de place vacante ; on ne peut que l'inscrire à la suite d'une longue liste de postulants. Il n'y a de disponible qu'une place de dactylographe à 45 dollars par mois.

Hoover l'accepte avec empressement et demande quelques jours pour régler ses affaires. Il emploie ce temps à louer une machine à écrire, à l'étudier et à apprendre son métier, puis s'installe à sa table au bureau.

M. Janin et un expert de grande valeur étaient à ce moment occupés, à l'occasion d'un important procès, de faire rapport sur une mine, et Hoover fut chargé de le mettre au net. Tout en copiant, il étudie et constate que ce rapport repose sur des données géologiques anciennes et erronées. Il connaît la contrée pour y avoir fait des

études et des découvertes et mentalement fait des corrections. Mais lorsqu'il présente la copie à son patron, au grand ébahissement de celui-ci, il en fait la critique, lui expose la situation véritable, lui dévoile ses travaux et indique comment le rapport doit être fait. Grâce à ces indications le procès fut gagné et le jeune dactylographe passait à l'état-major des ingénieurs de la maison, collaborant d'abord avec eux, faisant seul ensuite des travaux et gagnant la confiance de son patron.

Celui-ci lui confie la direction d'une petite mine de grande valeur intrinsèque, mais difficile à exploiter à cause des ouvriers qui boivent et se battent à coups de revolvers. En peu de temps, l'ordre y règne et les bénéfices sont appréciables.

Lors du boom dans les mines d'or de l'Ouest de l'Australie, au printemps 1897, les Anglais recherchant des Ingénieurs, s'adressent à M. Janin pour avoir un homme compétent, énergique, célibataire et âgé de 35 ans. Bien que son employé favori n'ait pas l'âge requis, l'Ingénieur californien estime que Hoover est l'homme de la situation et le pousse à accepter « cette chance » suivant l'expression américaine. Vous réussirez, lui dit-il, j'ai annoncé que mon candidat était des plus sérieux ; j'ai foi en vous. Seulement n'allez pas me dédire quant à votre âge. J'ai annoncé que vous n'aviez que 33 ans. Laissez pousser votre barbe pendant le voyage.

Hoover est bien reçu à Londres, il plaît : Le chef en l'agréant lui dit en riant : « On a raison de parler de la jeune Amérique. Comment diable faites-vous pour paraître si jeune ? Vous avez l'air de n'avoir que 25 ans. » Il en avait 23.

Et le voilà dans le triste et monotome désert de Victoria en Australie où le thermomètre marque constamment 38° C. sans eau à la surface. En creusant on ne rencontre que de

l'eau salée qu'il faut distiller, recueillir dans des réservoirs. L'installation des pompes, des chaudières à distiller, les réservoirs d'eau occupent des hectares ; l'eau ainsi obtenue coûte 33 à 40 francs le mètre cube. La population ouvrière se compose d'aventuriers de toutes nationalités. Le minerai est difficile à traiter il faut trouver le nouveau traitement à appliquer. Hoover ne peut attendre aucune instruction de Londres, il n'a que des collaborateurs américains qu'il dirige, qu'il entraîne. La mine finit par être organisée et donner de beaux dividendes.

Peu après il crée de toutes pièces une nouvelle concession avec le même résultat.

Sa réputation est faite, son nom est connu. Au bout de deux ans de pareil labeur la Chine lui offre la place de Directeur général de ses Mines.

Il se rend à son poste en passant par Londres pour rendre compte de sa gestion, rentre en Californie, épouser la fille d'un banquier, jeune personne de grande beauté qu'il avait connue à l'université où elle faisait ses études de géologie et à laquelle il était fiancé à sa sortie de l'Ecole.

La Chine abonde en richesses minérales. Les mines qui existaient alors étaient exploitées suivant des procédés multiséculaires et une législation tout aussi ancienne les régissait. Le Gouvernement désirait attirer des capitaux étrangers en créant une législation moderne et augmenter immédiatement ses revenus en perfectionnant ce qui existait.

Telle était la mission dévolue au nouveau Directeur général.

Hoover et ses collaborateurs américains préconisèrent des améliorations, mais se butèrent contre l'ancestrale routine chinoise.

Pour le recensement des richesses géologiques, il crée un laboratoire à Tientsin, une bibliothèque où furent

réunies toutes les publications ayant trait à la matière et un bureau de traduction pour les ouvrages écrits en langue chinoise. Des expéditions, même dans le fameux désert de Gobi, furent organisées avec un luxe tout asiatique : nombreux personnel inutile, palanquins pour M. et M^{me} Hoover qui préféreraient monter à cheval. N'importe, les véhicules vides devaient suivre pour donner aux populations une haute idée de l'importance du Directeur Général des Mines de Chine !

L'installation du jeune ménage était sur le même pied et lorsque Madame Hoover faisait remarquer que ces dépenses étaient exagérées et inutiles on lui répondait : « Votre mari nous coûte assez cher, pour que nous le soignons ; s'il allait mourir faute d'un détail ! »

L'insurrection des Boxers vint mettre un terme à ces randonnées. Hoover organisa la défense des installations de Tientsin et protégea pendant un mois la vie de ses employés et de ses coolies. L'insurrection vaincue, il met en valeur un grand charbonnage Tongshan qui occupe 20,000 employés et ouvriers, il y adjoint un chemin de fer, le port de Ching Wang Tow et une flotte pour le transport du charbon.

En 1902, Hoover rentre à Londres comme associé à la firme qui l'avait envoyé en Australie en 1897.

Pendant que ses associés sont en Chine, il découvre une escroquerie de plus de 5 millions de francs, faite par un ami de la firme qui a négocié de fausses actions. Bien que sa maison ne puisse être en rien rendue responsable, sans prendre l'avis de ses collègues, sa conscience de Quaker lui dicte de prendre tout à sa charge et à celle de la firme malgré les protestations venues trop tard de ses co-associés.

Il lui faut quatre ans de dur travail pour boucher les trous et refaire sa fortune engloutie ; puis en 1908, âgé de

34 ans, il quitte ses amis et s'établit Ingénieur-Conseil pour son propre compte.

Il retourne en Australie, au Sud cette fois, et s'attelle à la remise en marche de mines abandonnées situées dans un désert. Il leur donne de l'extension par l'adjonction de nouvelles concessions et finit par en faire les fameuses mines de Broken Hill bien connues dans l'industrie zincifère. Il y a trouvé un énorme amas de scories provenant d'anciennes extractions de métal et en retire le zinc.

Rentré à Londres, il s'adjoint un état-major de trente à quarante jeunes Ingénieurs américains qui, sous sa haute direction, vont travailler dans le monde entier.

Il les veut très instruits, sortant d'une Ecole, pas nécessaire d'avoir de la pratique, celle-ci s'acquiert d'autant plus facilement qu'on a une plus solide base scientifique. Il les forme à son image et ils deviennent bientôt des sujets d'élite.

Dans l'Oural, il relève la mine de fer et de cuivre de Kyshtim, en faillite, la rend fructueuse en y installant des industries et sauve ainsi la population qui travaillait dans cette concession grande comme la Belgique.

En Mandchourie, à Irtish, dans la froide steppe sibérienne, se trouve un immense dépôt de minerais contenant du zinc, du plomb, du cuivre, du fer, du charbon. Pour le mettre en valeur, on construit 580 kilomètres de chemin de fer, puis des usines pour élaborer les métaux, des laminoirs à rails, des steamers, etc., etc. Ses actionnaires sont Anglais, Américains, Canadiens et lui-même. Cette splendide installation est aujourd'hui entre les mains des bolchevistes.

Il dirige des travaux au Colorado, au Mexique, en Corée, en Malaisie, dans les Straits Settlements, en Afrique du Sud. En Birmanie, il crée en pleine jungle la plus grande mine d'argent du monde ; 30.000 hommes y sont employés.

En 1914, il est à l'apogée de sa carrière, n'a que 40 ans et commande à 175.000 hommes. Et notons que toutes ces affaires prospères ne sont, pour la plupart, que le développement d'entreprises abandonnées parce que infructueuses.

C'est sa spécialité; non pas en travaillant les actions à la Bourse, mais en manipulant le minerai sur place, en y élevant des usines, des habitations pour ouvriers, des plantations vivrières, des voies de transports par terre et par eau, en appliquant toute la science, toutes les ressources d'un cerveau et d'une volonté, à faire rapporter à un puits, au fond duquel il y a un minéral, tout ce qu'il peut donner.

Dès que son nom est attaché à une entreprise, les initiés savent qu'elle est sérieuse et qu'elle sera honnêtement dirigée. Aussi les capitaux affluent, sachant que l'ère des dividendes ne sera pas longue à venir.

La réussite de ses entreprises n'était pas sa seule préoccupation. Si dans ses bureaux de Londres, de New-York et de San Francisco il s'occupait de ses affaires, dans son home californien il pensait à sa chère école de Stanford où il avait trouvé sa science et la compagne de sa vie. Il y revint professer en 1908, en était devenu administrateur et veillait à son développement, surtout dans la section des Mines et de la Géologie.

En général il porte un vif intérêt à tout ce qui touche l'enseignement universitaire, ce qui explique comment il est membre de tant de Facultés américaines.

Hoover a peu écrit. Son principal ouvrage : « Principles of Mining », publié en 1909, est un Cours d'Exploitation des Mines bien connu des élèves-ingénieurs américains.

Outre une partie qui lui est personnelle, il contient

l'histoire complète des connaissances minières depuis les temps les plus reculés. Dans le dernier chapitre, il traite des questions ouvrières, économiques et du rôle social de l'ingénieur.

Il a aussi publié avec grand luxe une traduction du latin, en collaboration avec sa femme, de l'ouvrage d'Agri-cola : « de Re Metallica » publié en 1556, ouvrage classique il y a 180 ans et dont on parle encore dans les Universités américaines.

Ce que nous faisons aujourd'hui, dit M. Hoover, n'est que le résultat d'expériences lentes et successives accumulées depuis 6.000 ans. Nous devons beaucoup à ceux qui nous ont précédés et il est utile de savoir ce qu'ils ont fait.

Telle est la carrière de l'Ingénieur au moment où la guerre éclate. Par elle beaucoup d'hommes vont révéler des aptitudes qu'ils ignoraient. Hoover va se transformer et apparaître sous une nouvelle incarnation.

L'ingénieur disparaît, ses qualités, son esprit d'organisation vont trouver un nouveau champ d'activité que le géologue de Stanford ne soupçonnait pas.

A côté des armées qui se battent, il y a les civils qui pâtissent, qui doivent être secourus d'autant plus que les conventions humanitaires édictées et acceptées par tous les peuples dans les conférences de la Paix à La Haye, sont foulées aux pieds par un brutal et déloyal agresseur.

S'il est incontestable que le clair génie français a procuré la victoire aux armées alliées, il est tout aussi vrai que le génie pratique américain a préservé de la destruction une foule innombrable de non combattants et surtout la jeune génération.

L'Histoire enregistrera les noms des vainqueurs sur une page et ceux des bienfaiteurs sur une autre. Sur celle-ci le

nom de Hoover sera inscrit le premier et en grands caractères. Car désormais son nom rappellera le ravitaillement, non seulement de la Belgique et de la France envahies, mais de toute la partie d'Europe qui a souffert par la guerre.

D'avance je m'excuse si je m'étends sur l'histoire du Ravitaillement, qui semble m'écarter de mon sujet, mais elle se mêle si intimement avec celle de notre Ingénieur, que pour être complet je suis obligé d'en parler.

Le jour de l'ouverture des hostilités il se trouve en vacances avec sa femme et ses deux fils à Londres, se préparant à rentrer en Californie. Il remet son voyage. La foule d'Américains qui voyage ou réside en Europe se précipite sur Londres. A cause du moratorium ils sont sans argent, ne trouvent ni à se loger ni à s'embarquer et assiègent leur ambassade pour qu'elle les tire d'embarras.

Hoover avec des amis vient à leurs secours, crée une banque américaine qui accepte tous chèques et promesses, pourvu qu'on puisse prouver sa qualité d'Américain, fait des avances, s'occupe du rapatriement. Sur les centaines de mille dollars ainsi avancés, il n'y a eu 250 dollars de perte.

Un mois à peine s'était écoulé depuis le jour de l'invasion que la question du ravitaillement de la population préoccupait les autorités belges.

La Belgique, en effet, ne peut suffire à sa propre consommation. Elle doit importer 75 % des grains qu'elle consomme et 50 % de la nourriture en général. On ne pouvait compter sur l'aide de l'envahisseur qui vivait sur le pays et ne permettait pas la sortie des capitaux nécessaires aux achats de denrées en pays neutres. Il fallut l'énergique intervention de M. Brand Witlock, Ministre des Etats-Unis et du Marquis de Villalobar représentant l'Espagne, tous deux restés à Bruxelles. Ils firent de

sévères remontrances et reçurent, après bien des démarches, la permission de se mettre en relations avec la Hollande et l'Angleterre pour aviser à la situation. A Londres, on parvint à y intéresser les Américains et leur Gouvernement. Après bien des discussions Berlin finit par consentir à l'importation par la voie de Hollande, des subsistances fournies par l'Amérique, dans des emballages spéciaux portant une marque déterminée, qui seraient adressées à un Comité américain qui en ferait la distribution à la population. Aucun argent ne pouvait sortir de Belgique, les Allemands s'engageaient à ne pas saisir ces envois. Cette dernière clause a été strictement observée. Ces pourparlers avaient été fort difficiles.

Le parti militaire allemand était contre le projet : Craintes d'espionnage, espoir d'avoir une population affamée qui pourrait peser sur la nécessité de terminer la guerre ou tout au moins de lever le blocus, d'autres raisons encore.

Hoover que l'on avait vu à l'œuvre à Londres, fut placé par les Américains à la tête de la « Commission for Relief in Belgium » plus connue sous les initiales C. R. B. Convaincu que la guerre serait longue, il vit grand et fit plus gigantesque encore.

Il m'est impossible de condenser en quelques lignes l'histoire de cet organisme, qui mérite d'être connue par le menu et dont nous, Belges, nous gardons le souvenir. Elle nous entraînerait du reste trop en dehors du cadre que je me suis tracé : la vie et les travaux de Herbert Hoover.

Cependant pour retracer celle-ci complètement, il faut que je cite quelques chiffres, quelques faits.

Je les puise dans la biographie que j'ai nommée, en commençant.

Le chapitre y consacré au « Relief » constitue comme un compte-rendu fait par un Américain à ses concitoyens, de ce qu'ils ont donné et de l'emploi qui en a été fait.

Le Relief comporte deux parties.

L'une comprend le ravitaillement en grains, graisses, riz, lait, pois, fèves, vêtements, médicaments, etc.

L'autre, le secours qui aidait tous ceux qui n'avaient plus de moyens d'existence, les ouvriers, les fonctionnaires, les artistes, etc.

Pour acheter des denrées, les fonds provenant de la charité ne pouvaient évidemment pas suffire. Aussi les gouvernements français et anglais donnèrent-ils des subsides, sous forme de prêts au gouvernement du Havre. Plus tard, lorsque l'Amérique entra dans la guerre elle fit seule les avances. Un total de 1 milliard de dollars fut ainsi dépensé pour les achats et les frais de transport.

Le fonds de secours trouva 50 millions de dollars, recueillis dans le monde entier par des comités locaux qui reçurent depuis le denier de la veuve jusqu'à 1 million de dollars de la fondation Rockefeller.

L'Angleterre et les Dominions intervinrent pour 1/3 dans la constitution de cette somme. C'est la Nouvelle Zélande qui tient le record de don par tête de ses habitants. L'Amérique a donné à peu près le restant.

Le Comité National belge reçut 100 millions de francs don des Provinces, communes et de particuliers. Il faut y ajouter encore quelques millions de dollars provenant de bénéfices réalisés par le Relief, en vendant à des personnes aisées.

Des Etats d'Amérique, la Californie, le Kansas, l'Orégon, le Massachusetts, des associations de producteurs envoient des navires chargés de vêtements, de farine, etc.

La question de transport transatlantique était grosse de difficultés : le nombre de navires diminuait par torpillages

ou accidents, il fallait en trouver. Le Relief a envoyé à Rotterdam, seul port d'accès autorisé, 740 chargements complets et 1,500 charges incomplètes.

70 navires affrétés constamment faisaient la navette entre la Hollande et l'Amérique sous les garanties et contrôles des Alliés et des Allemands, à l'abri des sous-marins et des croiseurs.

Une vingtaine de cargaisons furent perdues, la plupart à cause de mines, quelques unes furent torpillées par des brutes de marins boches bien que les vaisseaux arboraient les signaux fixes, nombreux et bien apparents indiquant qu'ils naviguaient pour le Relief.

De Rotterdam où se trouvaient de grands magasins, les denrées étaient acheminées dans des bateaux scellés, vers les dépôts centraux de Belgique d'où elles étaient réparties dans les 5,000 communes des pays occupés, alors que les moyens de transports requisitionnés par l'ennemi, manquaient et étaient à créer.

C'est le Comité National Belge qui aide les 25 ou 30 Américains chargés du ravitaillement. Et tout est si bien prévu et ordonné que le pain n'a jamais manqué, un seul jour, dans n'importe quelle localité, nourrissant 7 millions de Belges et 2 1/2 millions de Français. Les malades, les enfants, les vieillards ont eu des œufs et du lait.

Quelle est la part de participation de Hoover dans cette Œuvre ?

Il en est le chef incontesté, non parce qu'il a été nommé à cette place, mais parce que tous ses subordonnés le considèrent comme tel. Il en est l'âme ; il en porte la responsabilité devant les autorités militaires des deux camps et devant ceux qu'il doit secourir. Il en a toutes les pré-occupations. Il dresse les plans d'action, d'achats, de transports, de distribution. Il provoque les appels à la

charité. Il surveille tout. Homme aux idées générales, il descend pourtant jusqu'aux moindres détails. Il aplanit les difficultés paraissant souvent inextricables qui mettent l'existence du Relief en péril avec pour conséquence la famine. Il lutte contre les tracasseries et le mauvais vouloir des Allemands. Il voyage constamment entre Londres, son centre, et le continent dans des conditions parfois périlleuses et mouvementées. On le voit au Grand Quartier Général Allemand, en France, en Belgique occupées, en Allemagne, en Hollande. Son automobile circule librement partout avec un sauf-conduit qui l'exonère de toute visite. Car telle est la conviction d'honnêteté que l'on a de cet homme que le Gouverneur général von Bissing pouvait déclarer à l'auteur de la biographie :

« J'ai pleine confiance en M. Hoover bien que je sache »
 » pertinemment bien qu'il est en relations avec les Gouver-
 » nements français et britannique et qu'il tient de tout
 » cœur avec nos ennemis ».

Il y eut cependant un homme aux idées mesquines, un jour, à table au Grand Quartier Général allemand, qui demanda à Hoover « ce qu'il gagnait à ce métier » ne pouvant se rendre compte que le plaisir de faire le bien et d'accomplir son devoir compensait toutes les peines et les fatigues que le bon Quaker endurait dans sa mission de charité.

Hoover a eu des adjoints formés par lui et l'un d'eux l'a remplacé lorsque le chef a été appelé à Washington où il arrive en mai 1917.

Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis en avril 1917, les travaux du Relief ont été repris et continués en Belgique et en France sous le contrôle des Espagnols et des Hollandais.

Le Président Wilson connaissant l'expérience que Hoover

avait acquise en Europe, le réclamait pour administrer l'alimentation des 100 millions d'habitants des Etats-Unis.

« Vous tenez donc bien à ce qu'on me pend : » répond Hoover. La tâche en effet paraissait des plus difficiles. L'Américain répugne et n'est pas habitué à voir le Gouvernement s'ingérer dans ses affaires personnelles. Quelle serait l'opposition du monde des affaires, des fabricants, des meuniers, des courtiers lésés dans le commerce? Comment pénétrer dans ces 20 millions de ménages et y régler la nourriture?

Hoover avait vu en Europe les affres des Directeurs de l'Alimentation, leurs déboires, leur peu de succès et combien ils se retiraient rapidement découragés. Et pourtant la chose était de première nécessité; en l'absence des lois, il fallait faire quelque chose.

Hoover se mit à l'œuvre, en Belgique il a commencé sans argent, ici il commencera sans autorité légale, d'une façon typique, toute américaine et pleine d'humour.

Il a réussi, ça va sans dire, puisqu'il a entrepris l'affaire. La chose mérite d'être racontée.

Faisant appel à la grande publicité, il réunit la Presse et des conférenciers qu'il lance sur tout le territoire de la République étoilée pour développer le thème suivant.

« Nous sommes en guerre et devons la gagner. Tout le monde ne peut aller à l'armée ou travailler aux munitions ou dans les administrations. Mais tous nous devons et pouvons économiser des grains et des graisses pour les envoyer aux Alliés. Vous pouvez le faire rien qu'en vous mettant à table et en y faisant plat net. Ne gaspillez pas de nourriture, consommez plus de poisson et moins de viande. » Ils s'adressent surtout aux femmes de ménage et rencontrent chez elles les plus ardents partisans; un grand nombre s'enrôle dans l'administration de l'alimentation.

« Notre démocratie pourra-t-elle faire volontairement ce

que l'autocratie commande en Germanie? Nous ferons mieux! »

« Je ne veux pas, dit Hoover, être le dictateur, pas de coercition! je vous expose ce que je désire, il me faut votre consentement, en pleine liberté. »

Et c'est ainsi qu'on a obtenu l'usage hebdomadaire d'un repas sans viande ou sans pain, sucre ou beurre, même d'un jour sans aucun feu pour économiser le charbon.

Et lorsqu'enfin les lois paraissent, édictant des mesures générales et fort strictes, inutiles à rappeler ici, Hoover y fait stipuler que ni lui, ni son état-major ne toucheront de salaires.

Il y eut quelques récalcitrants qui tâchèrent d'éluder les lois, ils durent verser de fortes sommes à la Croix Rouge ou cesser leur commerce.

Toutes les mesures prises sont si efficaces que lorsqu'en janvier 1918 Lord Rhondda, Contrôleur des denrées en Angleterre envoie un télégramme désespéré en Amérique pour avoir 75 millions de bushels de grains (2 millions de tonnes) en plus de ce qui est promis, on peut lui en envoyer 85 millions soit 13 1/2 % en plus, malgré un déficit dans la dernière récolte et sans provoquer une gêne dans la Mère-Patrie.

Dix jours après l'armistice, Hoover rentre en Europe et notre Roi Albert lui confère la haute distinction dont j'ai parlé au début de ce travail. Installé à Paris, en contact avec les délégués de toutes les puissances intéressées au Traité de Paix il apprend par eux et par les rapports que ses propres agents lui envoient de tous les coins de l'Europe Centrale et des pays balcaniques l'affreuse détresse qui désole les pays libérés. Tout manque, on prévoit la destruction lente d'une population de 25 millions d'habitants, la race même est menacée, les enfants n'ont littéralement plus que la peau sur les os. Ils sont trop faibles même pour

jouer. Le secours doit venir d'urgence. Mais la Belgique et la France ont leurs propres plaies à panser, l'Angleterre a les mains pleines. C'est encore une fois le Gouvernement des Etats-Unis qui fera les avances d'argent, sous forme de prêts aux pays secourus et enverra les denrées, les vêtements, les médicaments, etc.

Avec l'assentiment du Suprême Conseil Economique, Hoover est nommé directeur général des secours, reçoit pleins pouvoirs de prendre toutes les mesures nécessaires et une somme de 100 millions de dollars comme première mise de fonds. Il est stipulé que l'Allemagne et ses Alliés ne pourront y avoir leur part.

Mais en y comprenant la Belgique et la France aidées par le C. R. B, vingt contrées furent secourues. Du 1^{er} décembre 1918 au 1^{er} juin 1919 (en six mois) 3 1/4 millions de tonnes d'une valeur de 800 millions de dollars furent distribués. Je n'ai pas les chiffres pour la période suivante.

Tout le monde sait qu'Hoover s'occupe aujourd'hui du ravitaillement de la Russie.

Me voici parvenu au bout de ma tâche. Incidemment j'ai montré le rôle du Bon Samaritain joué par les Etats-Unis depuis le commencement de la guerre; il est énorme et peut-être pas assez connu en ses détails.

J'ai essayé de mettre en pleine lumière, pour le faire apprécier, un homme qui part de rien et qui par ses seuls efforts parvient à occuper une position mondiale des plus en vue; il reste simple et modeste.

Nous savons son désintéressement, sa scrupuleuse honnêteté, sa haute valeur morale et scientifique qui lui ont permis de faire de grandes choses. Jamais il ne s'est découragé; il revient à la charge, faisant suivant une image pittoresque le tour de la circonférence afin d'y trou-

ver le point faible qui lui permettra d'atteindre le centre, son but.

Il écoute plus qu'il ne parle, puis il donne son avis ou sa décision en deux mots. Il n'est pas orateur, mais possède à un suprême degré le don de convaincre, par une lucide exposition de son sujet.

Je crois que ses actions seules doivent nous convaincre que c'est un ingénieur américain qui fait honneur à son pays et à sa profession et qu'on peut le considérer comme une des plus belles figures des temps présents.

Septembre 1921.



MÉMOIRES

CARTE GÉNÉRALE

ET

Abornements des Concessions minières

DU

BASSIN DE LA CAMPINE

PAR

M. DEHALU

Professeur à l'Université de Liège.

(2^{me} Suite) (1)

Calcul des Coordonnées.

Nous avons fait exclusivement usage des coordonnées topographiques rectangulaires, rapportées au système d'axes adopté pour l'établissement de la carte officielle belge, c'est-à-dire que nous avons pris comme axe des X, le méridien passant par l'ancien observatoire de Bruxelles et comme axe des Y, la tangente au 56^e grade de latitude au point où il rencontre le méridien initial.

On trouvera dans la seconde partie de ce travail le détail de tous les calculs concernant l'orientation et le rattachement de notre triangulation primaire à la triangulation belge. Nous nous bornerons à indiquer ici la routine suivie pour le calcul des coordonnées partielles, c'est-à-dire rapportées à un système d'axes parallèles aux axes choisis, l'origine étant arbitraire.

Le lecteur trouvera ainsi la signification des diverses colonnes figurant dans les tableaux reproduits dans la seconde partie de ce mémoire.

(1) Voir *Annales des Mines de Belgique*. — Tome XXII, 1^{re} et 2^e livraisons

